

Le Galepin

— VERT — n°6

RÉMI LEHALLIER

LILI & GUGUSSE



Lili

moi

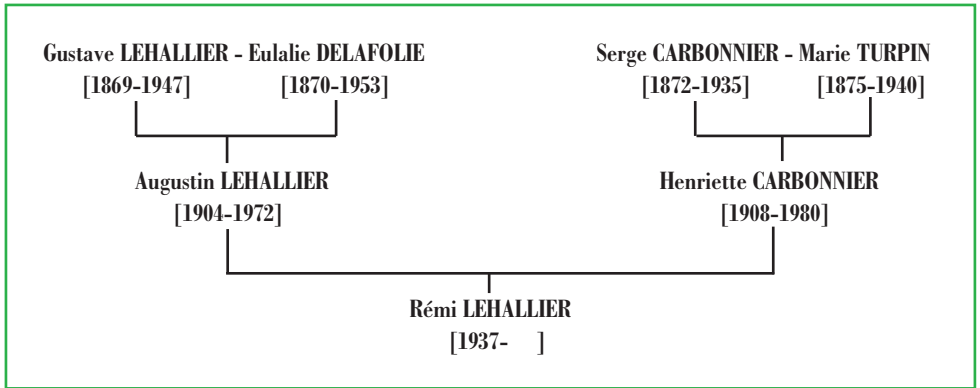
Gugusse

à mon “pays” Philéas Lebesgue qui écrivit :

*Pâquerette, pâquerette,
Il y a des gouttes d'eau
Sur ta collerette
Et tu plies un peu le dos...
Pâquerette, pâquerette,
Le beau soleil printanier
Viendra-t-il les essuyer ?
Pâquerette, pâquerette,
Qui souris près du sentier,
Je te le souhaite...*

et à Jean Lescure, l'Oulipien à qui l'on doit
ce *Poème pour bègues* :

*À Didyme où nous nous baignâmes
les murmures de l'Ararat
cessaient de faire ce rare ah !
leçon sombre où brouiller les âmes.
Même et marine Marmara
tu tues un temps tendre à périr.
L'âme erre amère en des désirs
qui quitte enfin un art à rats.
Couvrez vraiment l'été, ténèbres !
Terre, tes ruines sont songeuses
pour pourrir rire est une heureuse
ruse, uses-en ô l'ivre de tes fûts funèbres.*



ELLE N’A JAMAIS QUITTÉ MON PORTEFEUILLE, cette photo sépia. Lili, Gugusse et moi. J’ai sept ans en 44 et je passe le plus clair de mon temps chez mes grands-parents. Ils habitent à Courcouronnes, à côté de chez nous. Évry n’existe pas encore et le village ne compte pas deux cents habitants.

Mon père a repris la ferme familiale en revenant du service militaire. En fait, la vie de pioupiou ne lui convenait pas. Il s’est engagé en 24 et il a fait “sa guéguerre chez les Berbères” disait Pépé : la guerre du Rif, au Maroc. Mon père attendra les derniers jours pour m’en parler.

Il est allongé en bas, dans le lit que je lui ai installé. Une mauvaise grippe l’a cueilli au sortir de l’hiver, c’est tombé sur les poumons. Croyant m’épargner, il me dit en riant : “C’est rien, c’est mon bérubéri qui me fait un petit coucou”. Je sais bien que non : le docteur n’a rien caché à ma mère mais nous ne prononçons jamais le nom devant lui, façon de grigri. Un soir où je viens le veiller, je trouve sur la table de nuit le Larousse ouvert à la page 154 : CAN. CANCAN, CANCANER, CANCANIER, CAN...

Cette nuit-là il me raconte. Il est très affaibli, sa voix n’est qu’un murmure, seul le goutte-à-goutte le tient encore en vie. Il parle de ma mère, la seule femme qu’il a aimée, et du petit Lucien qui est mort l’année juste avant la guerre. Au cimetière il n’a pas de tombe, on l’a enterré dans le “carré des Innocents”. De lui, pas de photo, juste une mention dans le Livret de famille. Une grosse larme lui coule sur la joue.

“Je sais pas... ce qu’on a raté... ta maman et moi...”

“Mais rien, papa, rien !...”

Je l’embrasse, ça ne le console pas.

Il ne peut plus se lever, il est incontinent. La voix se casse quand il me dit “Pipi... caca...” Je lui soulève doucement le bassin pour changer la serviette. Il y a deux fois rien. Je lui passe un gant tiède sur le zizi. Tout petit, fripé, recroquevillé. Je suis ému de me dire que je viens de là, de ce sexe rikiki. C’est la première fois que je le vois nu – quasiment la dernière – et je le trouve beau. Beau du temps qui a coulé sur lui, beau de ce long corps-à-corps avec la vie. Alors je me penche et je pose un baiser sur son sexe, “Merci, papa”.

Le premier souvenir que j’ai de Lili et Gugusse – tout le monde les appelait ainsi, leurs prénoms me sont venus plus tard – remonte à mon cinquième anniversaire, en 42. On est en pleine Occupation et l’avenir s’annonce des plus cracra (papa utilise souvent ce mot). Le samedi soir on fait une petite fête chez eux. Je ne sais comment mon père se l’est procuré mais il y a un poulet bien rôti dans la cocotte, avec des pommes de terre et du riz comme j’aime, avec une petite pluie fine de pili-pili – peut-être n’est-ce pas le vrai nom de cette épice mais son nom me ravit. Maman a préparé un gâteau en cachette. Cinq bougies trônent au milieu de la tarte aux pommes. Je les souffle d’un seul coup. Ils applaudissent. Je suis fier de moi.

Vient l’heure des cadeaux. Les joujoux sont rares depuis que les Boches sont arrivés – je ne me souviens pas en avoir vu, est-ce que ce sont les mêmes que les Chleuhs dont parle mon père ? Lili m’a tricoté un bonnet pour cet hiver avec des restants de pelotes. Il est bleu et il a un gros pompon. Je l’essaie, la mentonnière est un peu lâche mais “Ce sera juste ta taille dans six mois”. Gugusse me tend à son tour une boîte en fer. Je l’ouvre : des bonbons ! Ce sont des caramels, il y en a une douzaine et, sur le dessus, il y a quatre roudoudous bien rouges dans des coquillages. Lili me montre comment ça se suce. Je m’y essaie avec ravissement.

Maman pose alors devant moi un grand paquet plat enveloppé dans un journal. J’écarquille les yeux. Elle m’encourage, “Vas-y ! Ouvre !” Je n’arrive pas à imaginer ce que ça peut être. Je pense à du linge mais non, ça a l’air dur. Un cadre ? Pour mettre quoi ? Une étiquette est collée dans

un coin. Je sais la lire, c'est mon prénom écrit en attaché. Comme tout le monde me presse, je dénoue la ficelle et fais glisser le journal. C'est un grand livre. Il y a une image sur la couverture. À l'orée d'une forêt – de grands troncs indistincts projettent sur un bout de prairie l'ombre de branches en étoile, ce ne sont pas des arbres de chez nous – deux silhouettes blanches : celle d'un homme (un enfant ?) en chemisette et en short, casque colonial et bottes hautes, fusil au sol, appuyé de la main droite contre la hanche ; la gauche, il la tient en visière, il scrute au loin ; devant lui, sur sa gauche, un toutou blanc, queue et oreilles dressées, sourcils relevés, il guette. Ils ont beau scruter l'horizon, aucun des deux ne regarde d'où vient le danger : à quelques mètres d'eux surgit la grosse tête menaçante d'un guépard – encore un mot nouveau mais je sais bien qu'il y a des pays où tous les animaux sont différents de chez nous. La gueule du guépard sourit dangereusement, il va les dévorer. J'ai un frisson.

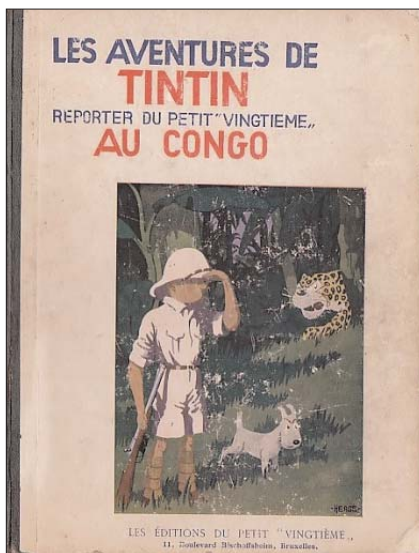
Maman pose son index sur un mot, je déchiffre “Tin-tin”. “Bien, mon loulou, et le chien il s'appelle Milou.” “Milou ? Comme Rémi et Loulou !” Éclats de rire. Le titre est long, dix mots. À la troisième ligne, je bute sur un mot anglais, “reporter”, et sur un mot compliqué avec NGT, “vingtième”, mais je ne sais compter que jusqu'à dix. Gugusse lève ses deux mains, “Combien de doigts ?” “Dix !” “Maintenant tape dans mes mains.” Quand mes paumes touchent les siennes, il les emprisonne, “Eh ben ça, ça fait vingt !”

Reste le dernier mot, avec ses cinq lettres très mystérieuses. “C'est quoi le Songo ?” “Pas Sss, Kkk, Kongo, dit Lili. Demande à ton père, il sait où c'est.” Et pour la première fois papa me parle de l'Afrique. Je suis suspendu aux trésors qu'il me dévoile : la mer, le bateau, le soleil torride, les Nègres et les Nègresses (le mot sonnait toujours chez lui avec beaucoup de tendresse). Et puis la forêt vierge dans laquelle il s'est aventuré avec son coupe-coupe, les serpents, les moustiques, les lions dévorant les gazelles – j'ai déjà vu ça sur une planche noir et blanc du dictionnaire – les arbres immenses, les baobabs, les cocotiers – “Ah, les noix de coco, il n'y a rien de plus divin. Tu les fends et tu bois leur lait, c'est... c'est un miracle, tu croirais têter... aux lolos de maman !” Tous les quatre, ils explosent. Je sais bien que les bébés têtent aux nénéés mais c'est quoi les lolos ? Pépé me dit “C'est pareil, c'est kif-kif bourricot”. Je ne comprends pas qu'une chose puisse avoir deux noms. “Mais si, ça

arrive. Tiens, ton cheval à bascule, tu dis que c'est ton bidet, pas vrai? Eh bien, tu peux aussi dire que c'est ton dada." Lili fredonne aussitôt "À dada sur mon bidet Quand il passe il fait des pets..."

Je n'avais jamais réfléchi à ça, une chose qui a deux noms. Je fronce les sourcils et soudain je réalise: Pépé, on peut dire aussi "Pépère" et Mémé, "Mémère" mais ils n'aiment pas trop, ils trouvent que ça fait vieux. Et pour me faire bien comprendre les choses, Lili ajoute en me passant la main dans les cheveux: "Et toi, t'es un drôle de gugusse, tu sais".

"Les aventures de Tintin, reporter du Petit Vingtième, au Congo", ce fut mon premier livre.



J'avais l'impression que Lili et Gugusse étaient là de toute éternité et qu'ils m'accompagneraient toujours. Je pris brusquement conscience que la vie ne serait peut-être pas comme ça.

C'est vers la fin des vacances de l'été 44 – maman avait déjà préparé mon cartable, j'allais entrer en CM2 – que mes parents reçurent une lettre qui venait de Beauvais. Tonton Raymond Charles avait été tué dans les combats de la libération de la ville. Il avait été enterré le 10 septembre au cimetière de Saint-Just-des-Marais. Lui et tata Madeleine, je ne les connaissais pas. J'étais trop petit quand ils étaient venus chez nous pour me souvenir d'eux. Maman me montra une photo de quand ils étaient jeunes. Photo de bal: ma tante portait un bibi et une robe à froufrous; mon oncle faisait partie de l'orchestre, il jouait du crincrin.

Nous avons attendu le printemps suivant pour aller là-bas en deudeuch. Deux bonnes heures car papa roulait plan-plan. En arrivant, je fus très étonné: il n'y avait plus de ville. Tout était à terre, mis à part la cathédrale livrée, par-dessus le chaos, à un étonnant face-à-face avec la façade de la mairie. À Saint-Just, les maisons n'avaient pas été trop touchées par les bombardements et les dum-dum.

La ville semblait reprendre peu à peu son train-train.

Je fis la connaissance de mes cousines. Jeanne avait mon âge, Marie deux ans de moins. Nous restâmes trois jours à Beauvais.

Mais c'est au boui-boui de Courcouronnes que j'en ai le plus appris.

On y va sur le coup de deux heures, pendant que Mémé fait "son p'tit ronron". Chez Eugène il y a une faune incroyable. Le patron lui-même est un fichu zozo. Il vient "des îles" et l'expression me tourne dans la tête comme un lieu magique – j'appris bien plus tard qu'il venait de la banlieue nord mais quelle importance? Quand j'arrive, il se penche par-dessus le zinc, il m'agrippe sous les épaules et il me lève jusqu'à lui pour me claquer deux bisés. Après quoi il s'exclame invariablement "Çui-là c'est mon chouhou". Pendant ce temps-là Pépé rejoint la table des beloteurs. Ils sont trois, mal rasés, grosses moustaches. Comme Pépé dit "On est d'la classe", je crois qu'ils ont fait l'école ensemble. Un jour je demande à Jojo, le rouquin, le seul qui n'a pas encore les cheveux blancs, "Comment il s'appelait, votre maître?" Il répond en ayant l'air de chercher dans un coin de sa tête "P.P." "Pépé?" Là je suis perdu. "Philippe Pétain. C'était un dur, tu sais." J'imagine aussitôt qu'il leur donnait des coups de règle et des fessées. "Ben oui, c'est un peu ça", répond Jojo. Sur quoi Lulu surenchérit "Avec lui, fallait marcher droit, tu sais".

Là-dessus le patron apporte de la bibine à gogo et la partie de cartes démarre. Je ne sais par quel tour de passe-passe ça arrive mais Pépé gagne presque toujours. Je les regarde faire sans rien y comprendre mais ils sont si attentifs tous les quatre que je reste là, fasciné.

Le dernier du quatuor c'est Ray, un ancien marin à ce que j'ai compris. Une fois Pépé lui dit "Raconte au tiot quand t'as été à Bora-Bora". Il raconte si bien que la partie s'arrête. Il me raconte les vahinés, avec leurs colliers de fleurs, les tam-tams qui vous emportent l'âme, les couleurs et les fruits "que t'en trouves pas par ici, tellement ils sont juteux que t'en restes baba".

Le patron aussi a voyagé. Il me parle des monts Djurdjura en Algérie. Les gens qui vivent là-bas sont loin d'être les barbares que disent certains. "Tout ça c'est du bla-bla. Écoute pas ces conneries, c'est bon pour les neuneu." Il me parle des danses qui durent toute la nuit, au rythme des youyous, et que ça fait chaud à l'âme de se sentir embarqué

dans un tel zinzin. Il me parle aussi du meilleur plat qu'il ait jamais mangé, "Ah, le couscous ! C'est... Tu peux pas imaginer. Tu tuerais père et mère pour en reprendre une louche..."

Pépé, lui, n'est pas un grand voyageur. Le plus loin où il est allé, à la fin de la guerre, c'est Baden-Baden, en Allemagne. Il n'en a pas de souvenir marquant, sauf que "C'était vraiment pas jojo, c'était triste comme la Bretagne".

Je suis bon public, je gobe tout. À cinq ans, comment voulez-vous ? Mais je n'y crois pas une seconde quand Ray me dit avoir vu, sur l'île Maurice, un des derniers dodos et, à Madagascar, avoir apprivoisé un de ces petits singes qui s'appellerait aye-aye. C'est au nom que je ne peux pas croire. Un après-midi il m'emmène chez lui et me montre une carapace de tortue et plusieurs animaux empaillés, dont... un aye-aye. Le dodo n'a pas tout à fait les mêmes proportions que sur la planche du Larousse, on pourrait aussi bien le faire passer pour un pipit, comme Pépé m'en a montré dans les champs. Je suis surtout sidéré par la boîte avec les insectes. Je vois pour la première fois une cigale et un cricri, et une énorme araignée, une matoutou, qui vient de la Martinique. Quand Ray m'explique comment il s'y prend pour épingler ses bestioles, cela m'épouvante. Je crie "Mais t'es foufou !" Pépé et lui éclatent de rire. Alors Ray me rassure : il attend toujours que ces animaux soient morts pour les naturaliser : "Tu crois que je tuerais le loulou de ta grand-mère pour l'empailler ?" L'idée même me révolte : "Et pis d'abord son chien c'est un chihuahua !" et je me mets à pleurer.

Sur le chemin du retour, Pépé me cajole. Il me console. Pourtant, comme nous arrivons près du pont, il me dit "Tu sais, mon titi, Ray est vraiment gentil. Il en est même cucul parfois..." Il s'arrête et me regarde bien en face, "C'est pour ça que je lui ai demandé, quand... quand je serai très vieux et que je mourrai... [Je fronce les sourcils] Rassure-toi, c'est dans très longtemps... Je lui ai demandé s'il voudrait bien m'empailler..." Je pousse un cri d'horreur et je me mets à courir de toute la force de mes petites jambes en zigzaguant jusqu'à la maison.

La maison de mes grands-parents est pleine de choses surprenantes qu'il n'y a pas chez nous. Comme le coucou de la salle où un oiseau sort toutes les heures pour chanter. Il y a des poids et tous les soirs Pépé les remonte. Il m'apprend à le faire.

Et puis Mémé a une vieille machine à coudre à pédale. Elle s'en sert encore de temps en temps pour me faire une chemise ou un short. Elle m'en a fait un joli, avec un trou-trou à la taille et un joli ruban bleu en guise de ceinture. Quand je l'ai essayé, elle a dit "Regarde comme tu es mimi avec ça!"

Ils ont aussi un album de photos. Oh, il n'y en a pas tellement. Il y en a une de leur mariage. Ils ont tous l'air très grave. Il y en a aussi deux avec moi, quand je suis encore bébé. Ma mère dit qu'ils sont complètement gagas avec leur petit-fils – ça veut dire nunuches. Il y en a aussi plusieurs de papa, bébé, petit puis plus grand. Ils ont gardé mon premier nounours.

Des fois je les questionne sur ce que faisait papa quand il avait mon âge. Il jouait à cache-cache avec ses copains, au cerceau, aux billes ou aux petits dadas. Il était toujours dehors. Et quand il a eu son vélo, il s'en est donné à cœur joie. Est-ce qu'il faisait des bêtises? Pépé hésite à répondre. C'est Mémé qui s'y colle: "T'es un ange à côté de ton père. À ton âge on l'avait déjà emmené à l'hôpital, un gros bobo. C'était un casse-cou pour grimper dans les arbres." Je demande "À l'école aussi il faisait des bêtises?" "Tintin! Il était sage comme une image." Finalement papa et moi, c'est kif-kif. "Taratata! dit Mémé. Lui, c'était Fanfan la Tulipe." "Et moi?" "Toi, mon chéri, tu seras gentil et sage comme Babar."

Leur seul luxe était un gros poste de radio sur lequel ils écoutaient les informations et souvent, le soir, des émissions de chansons. La première que j'aie entendue, je m'en souviens parfaitement des décennies plus tard tant elle était fofolle, était de Charles Trenet:

*La pendule fait tic-tac tic-tic
Les oiseaux du lac pic-pac pic-pic
Glou-glou-glou font tous les dindons
Et la jolie cloche ding-din-don
Mais boum! Quand notre cœur fait boum!...*

Quand mon grand-père mourut, le 22 mai 1947, qui était un jeudi, je me dis que de le naturaliser ça n'aurait pas été si idiot – j'aurais pu lui mettre une belle moumoute échevelée, lui qui était chauve – mais je n'aurais pas voulu être celui qui l'aurait épinglé...

Après sa mort, les choses changèrent un peu. Mémé venait presque toujours manger chez nous. Quand je rentrais de l'école c'est elle qui me

faisait faire mes devoirs et réviser mes leçons. Le reste du temps, elle bricolait un peu dans le jardin et tricotait beaucoup. Elle tricotait pour toute la famille, pour tata et pour les cousines. Mohair, angora, jacquard entrèrent dans mon vocabulaire. Ils en sont sortis avec elle.

Je lui dois la maîtrise de la règle de trois, sur laquelle je suis imbattable. Comme je le suis sur le Front Populaire. Elle me parla une fois de 36 et je compris qu'elle aussi avait eu ses utopies, qu'elle était tout sauf une béni-oui-oui à l'égard de de Gaulle comme l'étaient mes parents. Elle eut la joie de me voir m'essayer à mon premier cha-cha-cha pour ne pas avoir l'air trop idiot avec les nanas.

Elle se sentait "partir" et me fit dare-dare mon éducation politique, "comme ça, entre nous, sans chichi". Elle tira un livre de sa petite bibliothèque et murmura "Tiens, tu liras ça. Tu vas voir, ça te plaira." C'était *Le nez*, de Gogol...

Bye-bye, Mémé. Embrasse Pépé pour moi...



Petit lexique des mots réduplicatifs
tirés du Petit Larousse 2008

Aye-aye	Face-à-face	Pipit
Baba	Fofolle	Plan-plan
Barbare	Foufou	Pompon
Bébé	Froufrou	Ronron
Béni-oui-oui	Gaga	Roudoudou
Béribéri	Glouglou	Rikiki
Bibi	Gogo (à)	Tam-tam
Bibine	Goutte-à-goutte	Taratata
Bla-bla	Grigri	Tata
Bobo	Guéguerre	Téter (tétée)
Bonbon	Gugusse	Titi
Boui-boui	Jojo	Tintin
Bye-bye	Joujou	Tonton
Caca	Kif-kif	Toutou
Cache-cache	Lolo	Train-train
Cancan (cancaner...)	Loulou	Trou-trou
Cha-cha-cha	Maman	Youyou
Chercher	Matoutou	Zigzag (zigzaguer)
Chichi	Mémé	Zizi
Chihuahua	Mémère	Zinzin
Chouchou	Mimi	Zozo
Coco (cocotier)	Moumoute	
Cocotte	Murmure(r)	Et quelques
Corps-à-corps	Nana	noms propres :
Coucou	Néné	Babar
Coupe-coupe	Neuneu	Baden-Baden
Couscous	Nounours	Berbère
Cracra	Nunuche	Bora-Bora
Cricri	Papa	Courcouronnes
Crincrin	Passe-passe	Deudeuch
Cucul	Pépé	Djurdjura
Dada	Pépère	Fanfan
Dare-dare	Pili-pili	Gogol
Dodo	Pioupiou	Tintin
Dum-dum	Pipi	

